

L'INSURGÉ

BUREAUX

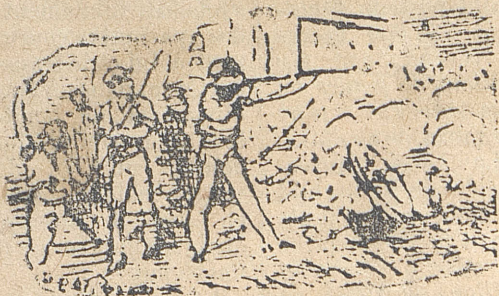
6, rue des Alexiens, 6, BRUXELLES
ANNONCES : 20 cent. la ligne

RÉDACTEUR EN CHEF

LUCIEN PEMJEAN

ABONNEMENTS

Un an : 3 fr.; 6 mois : fr. 1-75 ; 3 mois : 75 c.
UNION POSTALE : Le double.



LA FORCE

Pouah! l'horrible mot! s'écrient à l'unisson les fils dégénérés des premiers mateurs de peuples, oubliant que c'est à la force seule qu'ils doivent leurs prérogatives et que c'est par la force seule qu'ils les conservent.

Hoc belluarum, disait Cicéron. La force est la raison des bêtes, répètent à l'envi les exsangues et rabougris souteneurs de notre belle organisation sociale.

Pourquoi donc ce mépris? Pourquoi ce dégoût si profond d'un attribut essentiellement viril, que nos ancêtres divinisaient et qui joue depuis des siècles un rôle si considérable sur ce globe?

Je vais essayer de l'expliquer en peu de lignes.

Inutile de remonter aux temps, dits sauvages, où la force, le droit et la raison se confondaient, — n'est-ce pas encore un peu comme cela de nos jours? — où la Force était glorifiée sous des images humaines, comme Hercule et Samson, où le plus fort était considéré comme le plus brave, le plus vertueux, le meilleur et se voyait, en conséquence, acclamé comme chef.

Les barbares de cette époque avaient au moins la franchise de leur culte, tandis que les barbares contemporains, tout en sacrifiant à leur idole, ont l'inqualifiable hypocrisie de la désavouer dans leurs discours.

Il y a une cause indéniable à cette sournoiserie; la voici.

Tant que la notion du Droit et de la Justice n'a existé qu'à l'état embryonnaire dans l'esprit des hommes, ceux qui s'étaient fait décerner le commandement suprême ont pu facilement leur imposer le respect de cette vertu éminemment pratique et tangible, la Force.

Quand, sous l'action des premiers philosophes et des premiers poètes, les brouillards de la pensée se furent quelque peu dissipés, les dirigeants durent voiler dans une certaine mesure la nudité de cette déesse brutale : de là l'admission de certains plébéiens, de certains faibles, *ignavi*, à la gestion des affaires publiques.

Cet état de choses dura des centaines et des centaines d'années. Au moyen-âge, les Pastoureaux, les Jacques, les Ciompi, les Cabochiens, les Communiens, etc..., essayèrent de l'ébranler. Le dix-huitième siècle lui donna le premier coup de pioche destructeur. La force populaire triompha de la force aristocratique.

Mais, hélas! la ruse se mit de la partie. Tous ceux qui, sortis de la foule, avaient acquis quelque suprématie par le négoce, tous ceux qui planaient au-dessus du vulgaire par l'éclat de l'intelligence et du savoir, se précipitèrent sur les places toutes chaudes, s'y incrustèrent et, se recommandant de leur origine plébéienne, déclarèrent solennellement au peuple qu'avec eux il devenait souverain. Ils firent si bien que la Révolution, qui devait émanciper les masses, tourna complètement à leur profit exclusif.

Ah! la force était sacrée alors, la force était divine pour ces ambitieux sans vergogne, puisque c'était elle qui les portait au Capitole!

Pendant trois quarts de siècles ils continuèrent à la prôner, à l'encenser, puisque c'était par elle qu'ils se maintenaient au pouvoir!

Mais aujourd'hui qu'ils sentent que, comme il y a cent ans, cette force se déplace et passera bientôt entre les mains des mécontents, ils n'ont pas assez de flétrissures, pas assez d'anathèmes, pas assez de malédictions à lui infliger.

« La force ne fait pas le droit », clament-ils avec Grotius, ignorant sans doute que nous pouvons leur répondre avec Ancillon : « On revendique son droit par des titres, par des témoignages, par des preuves; on le *possède* par la force. »

J'admire ces gens qui, devant tout à la puissance des muscles et des armes et s'étant servi de la Révolution comme d'une vache à lait, cherchent à détourner le Prolétariat de l'emploi des moyens violents et tentent de déconsidérer la Force, « cette grande accoucheuse des sociétés! »

Mais vous nous croyez donc bien ignares et bien inconscients, messieurs nos oppresseurs! Pensez-vous, dites-moi, que nous ajoutions encore la moindre foi à vos protestations de dévouement à la classe des dépouillés? Et nous croyez-vous assez naïfs pour que nous espérions obtenir de vous votre propre étrangement?

Notre avènement, c'est votre chute. Entre vous et nous, c'est une guerre à mort. Vous vous défendez, c'est votre droit de boas assouvis; nous vous frappons sans pitié, c'est notre devoir de parias altérés de bien-être.

La Force seule peut trancher le différend. Vous l'avez employée; nous nous en servons à

notre tour. Et de même qu'elle vous a donné l'assiette au beurre, elle nous donnera, nous en sommes convaincus, et cela plutôt que vous ne le pensez, Justice et Liberté.

LUCIEN PEMJEAN.

LE BOURREAU EN RUSSIE



Sous ce titre, nous lisons dans la *Bataille* :

En Russie, la charge de bourreau incombe à un condamné dont on abrège la peine, en raison de l'important service qu'il rend à la société. Il ne circule dans les rues qu'escorté d'agents de police. On le reconnaît aisément à la chemise écarlate qui recouvre toujours sa veste de prisonnier, et qui l'a fait surnommer « l'homme rouge ».

Lorsqu'une exécution doit avoir lieu, on lui laisse quelques jours de pleine liberté pour en surveiller à loisir tous les préparatifs. Il en profite pour faire de copieuses libations. N'était sa chemise couleur de sang, on ne devinerait guère le sinistre fonctionnaire du lendemain.

Frolow a toujours fait preuve de la plus grande dextérité; néanmoins, à l'instant suprême, un médecin est chargé de lui rappeler certains détails anatomiques, et de lui indiquer la place la plus sensible du cou.

Il procède à la pendaison avec la plus grande impassibilité. Lorsqu'il a rempli son office, il a coutume de vider une bouteille d'eau-de-vie et on le reconduit en prison. Son visage n'a trahi quelque émotion qu'une seule fois, c'est lorsqu'il passa la corde au cou de la vaillante Sophie Perowskaïa; le regard angélique de la jeune fille l'avait, dit-on, frappé de terreur.

Comme cela donne une fameuse idée de la moralité de notre état social!

Nos dirigeants, qui ont besoin de tuer pour vivre, ont eux-mêmes une si haute opinion de la propreté de leurs lois, qu'ils choisissent, pour les exécuter, les gens les plus ignobles.

On a coutume de dire que le bourreau, dans ses fonctions, représente la société châtiante les criminels qui lui résistent.

Oui, c'est bien là l'image de cette société perdue de vices, corrompue, sanguinaire, semant impitoyablement la mort entre deux bouteilles d'eau-de-vie.

Un pur regard de jeune révoltée suffit pour lui faire perdre son assurance. Un simple soufflé prolétarien suffira pour lui faire passer la tête dans la lunette de sa guillotine ou dans le nœud coulant de son gibet.

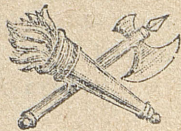
Il paraît que, depuis jeudi, Bruxelles a la bonne fortune de posséder dans ses murs le

sieur Albert-Edward Guelph, surnommé « Prince de Galles. »

La presse officieuse se perd en conjectures sur les causes de la venue de cet individu parmi nous. Voyage diplomatique! s'écrie-t-on à tout hasard.

La vérité est que, depuis la décision prise par le comité révolutionnaire de Dublin, décision mettant à prix la tête de l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, le prince de Galles ne se sent plus en sûreté de l'autre côté de la Manche. Il est donc venu tout simplement chercher sur le continent un refuge contre ses propres terreurs.

Peine inutile, croyons-nous. La fuite du délateur Carey n'a pas empêché ce dernier de tomber sous les balles vengeresses des justiciers irlandais.



VIEILLES LUNES

Il y a un mois à peine, les socialistes modérés organisaient à Bruxelles une série de meetings en faveur des ouvriers sans travail.

Une manifestation pacifique arpentait la ville; une délégation se rendit chez le bourgmestre, une autre chez le chef du cabinet. Ces deux magistrats aspergèrent d'eau bénite de cour les quémandeurs.

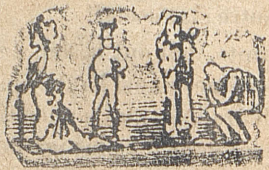
Nous qualifiera-t-on de pessimistes et d'impatients, si nous demandons aujourd'hui aux évolutionnistes de nous montrer les résultats de leurs humiliantes démarches?

Ils n'ont rien obtenu, rien. Et la cause de cette fin de non-recevoir de la part des dirigeants d'aujourd'hui, c'est que — nous l'avons dit maintes fois — ils ne veulent pas s'abaisser à discuter avec les aspirants-dirigeants de demain.

Que les ouvriers comprennent donc, enfin, qu'ils n'ont rien à attendre des pouvoirs publics et que, s'ils ne veulent plus être dupés, il leur est indispensable de faire leurs affaires eux-mêmes, sans consulter pour cela les astrologues attitrés du grand parti socialiste.

Les manifestations pacifiques, mes amis, sachez-le bien, c'est comme les vieilles lunes.

F. MONIER.



A L'ŒUVRE, INSURGÉ

Ce mois de notre plus grand jour
A vu l'anniversaire;
Mais soixante-et-onze a fait four:
Un bis est nécessaire.
La classe à l'engrais
Jabotte Progrès,
Mais veut qu'on le diffère.
Non, rien n'est changé:
A l'œuvre, Insurgé,
Nous avons tout à faire!

Toujours ce tas d'hommes d'Etat,
Frelons piétant la ruche!
Le budget gonfle avec éclat
Leur génie en baudruche.
Ces ballons captifs

Prouvent aux naïfs
Qu'ils font tourner la sphère.
Non, rien n'est changé:
A l'œuvre, Insurgé,
Nous avons tout à faire!

Toujours portant le joug fatal,
Jusqu'à ce qu'on en meure,
On loue au Seigneur Capital
Ses muscles six sous l'heure;
Le crève-de-faim,
Sans repos, sans pain,
Se nomme prolétaire.
Non, rien n'est changé:
A l'œuvre, Insurgé,
Nous avons tout à faire!

Nos gros vampires à vapeur
Suent toujours nos veines;
Les grèves ne leur font pas peur:
Les casernes sont pleines!
Mineur, reste coi
Dans ton trou; sans quoi,
On te fait ton affaire!
Non, rien n'est changé:
A l'œuvre, Insurgé,
Nous avons tout à faire!

Tombé plus bas que le pourceau,
Germiny se propage;
Des filles roulent au ruisseau,
D'autres en équipage.
L'amour... du métal
Vend dans son étal
De la viande à l'enchère.
Non, rien n'est changé:
A l'œuvre, Insurgé,
Nous avons tout à faire!

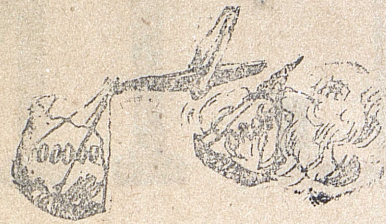
Toujours ces affreux calottins
Dont les richards profitent,
Payés pour faire des crétiens:
Dieu sait s'ils s'en acquittent!
Couvents noirs et gris,
Cousant à vil prix,
Grattent sur la misère.
Non, rien n'est changé:
A l'œuvre, Insurgé,
Nous avons tout à faire!

Toujours le juge à croix d'honneur
Que gageait Bonaparte,
Des abus pieux souteneur:
La toge mise en carte!
De mois de prison
Le bon Brid'oison
N'a pas main plus légère.
Non, rien n'est changé:
A l'œuvre, Insurgé,
Nous avons tout à faire!

Toujours nos généraux pourris,
Gloires capitulantes,
Réclamant, pour mâter Paris,
Des semaines sanglantes.
Ils ont, ces guerriers,
Cueilli leurs lauriers
Dans le sang de Millière!
Non, rien n'est changé:
A l'œuvre, Insurgé,
Nous avons tout à faire!

Sur un axe faux nous tournons,
Dans un désordre étrange;
On n'a rien changé que les noms,
Mais il faut que tout change.
Révolution,
Ton explosion
Va redresser la terre.
Non, rien n'est changé:

A l'œuvre, Insurgé,
Nous avons tout à faire!
EUGÈNE POTTIER.



EQUILIBRE

D'après les propres déclarations de la famille Rothschild, le baron Willy de Rothschild possède 4 millions 788,000 marks de revenu, soit six millions de francs ou plus de CENT VINGT MILLIONS de capital.

Le baron Meyer-Charles de Rothschild est moins riche; il n'a que 4,560,000 marks de revenu ou cinq millions et demi de francs ou CENT DIX MILLIONS de capital.

Il ne lui reste donc à manger par jour que la modique somme de 16,400 francs.

Lundi, à onze heures du matin, sur le boulevard de la Chapelle, un vieillard s'affaisait subitement; des passants coururent à lui et le transportèrent dans un établissement de bouillon. On voulut lui donner un bol de soupe, mais à peine en avait-il absorbé quelques gorgées qu'il tomba mort.

Le malheureux n'avait pas mangé depuis plusieurs jours.



UTOPIE

Quand on ne peut plus répondre aux anarchistes, on a l'habitude de les traiter de fous, en se contentant d'affirmer qu'il n'est pas possible que nous puissions vivre sans une organisation autoritaire. Il est temps de faire rentrer dans le néant cette idiote prétention.

Si, de même que les blanquistes, nous pensions qu'une organisation forte fût nécessaire à la vitalité de la société, logiques avec nous-mêmes, nous serions absolument opposés à toute idée de révolution.

En effet, pour amener, sans supprimer l'autorité, la propriété à se socialiser, comme le veulent les communistes autoritaires, il n'y aurait absolument qu'à lutter par la voie électorale — comme ils le font du reste — jusqu'à ce que les pouvoirs politiques cessent d'appartenir à la bourgeoisie et passent entre les mains du peuple. Pour eux, comme pour les collectivistes, la propagande évolutionniste, à coups de bulletins de vote, a l'avantage d'être plus logique, quoique plus longue, que le prétendu révolutionnarisme dont ils se parent.

Nous autres, au contraire, qui ne nous payons pas de mots, nous affirmons qu'une société peut parfaitement exister sans la moindre autorité, et que, loin d'être utopique, celle que nous voulons — et que nous aurons — est conforme aux lois naturelles sur lesquelles nous basons, du reste, tout notre système sociétaire.

La démonstration de ce principe fera l'objet d'articles que l'Insurgé publiera ultérieurement.

Ce que nous tenons à prouver aujourd'hui, c'est que la véritable utopie, le rêve irréalisable, c'est la société bourgeoise que, cependant, nous subissons actuellement.

Le but suprême de cette société, reposant sur ces deux principes : l'autorité et la propriété individuelle, n'a jamais été atteint et ne le sera certainement jamais, il est facile de s'en convaincre.

Libertaires absolus, nous ne comprenons l'autorité qu'autant qu'elle serait absolue également. Mais il n'a pas été possible aux différents gouvernements qui se sont succédé, d'établir le règne de l'autorité, tellement celle-ci est contraire à la nature de l'homme; il a fallu limiter la puissance autoritaire par des semblants de libertés qui ont prouvé, plus que ne le feront jamais nos discours et nos écrits, qu'il fallait être fou pour vouloir mettre un frein à la volonté des individus.

De même que l'autorité, le morcellement de la propriété est anti-naturel. La seule preuve que nous en voulions donner — et elle suffit, pensons-nous — c'est qu'en vertu du progrès commercial et industriel, la propriété a subi une transformation évolutive qui, d'individuelle qu'elle était auparavant, l'a fait devenir, pour la majeure partie, propriété anonyme, c'est-à-dire appartenant *en commun* à une certaine quantité d'actionnaires. De là à la propriété commune, sous l'égide de l'État, comme le veulent les blanquistes, il n'y a qu'un pas.

L'ordre et la stabilité, tel était le but suprême auquel comptaient arriver les défenseurs de notre belle société.

Les émeutes, les grèves, la misère, les crises et les chômages, les vols et les meurtres, les guerres et les révolutions, ont été les effets primordiaux du fonctionnement de la propriété privée et de l'autoritarisme.

L'homme a besoin, pour vivre et pour bien vivre, de contenter à la fois et son cœur et son esprit et son ventre; vouloir sacrifier l'un de ces trois éléments de la stabilité humaine, c'était condamner à mort le système social.

Or, dans la société qui fait l'objet de cette critique, le ventre était sacrifié, la grande masse ne pouvant arriver à se bien nourrir en face de la richesse produite par son travail.

L'esprit se trouvait bien souvent sacrifié aussi, la nourriture intellectuelle n'étant pas à la portée des malheureux.

Nous disions tout à l'heure qu'il aurait fallu que cette société fût autoritaire jusqu'au bout pour être logique; elle n'a pu l'être, car la grande masse dont nous parlons a un cœur qui bat violemment à l'aspect des douleurs et des souffrances.

Du sentimentalisme sont sortis les philosophes socialistes; puis la philosophie s'est débarrassée du linge sentimental et est devenue matérialiste, ce qui fait qu'actuellement nous ne reculerions pas devant une inondation de sang humain, sûrs que nous sommes que de cette inondation et du déchaînement des passions sortira une société naturelle et conforme aux besoins et aux aspirations de notre race toute entière.

Utopie! utopie! nous crie-t-on, lorsque nous développons notre système social, essentiellement libertaire. Non, l'utopie, c'est cette société au sein de laquelle nous voyons, d'une part, une extrême misère qui, cependant, produit tout; de l'autre, une opulence oisive. Et puisque les chefs de cette société n'ont pas même réussi, après des siècles, à régler la production et la consommation (témoin cette anomalie vraiment incroyable : des millions d'individus chômant parce qu'ils ont trop produit, et crevant de faim, tandis que les gouvernants se cassent la

tête — et celle de leurs soldats — pour trouver, à des milliers de lieues, des consommateurs pour les produits emmagasinés), il est temps que l'utopie actuelle finisse et qu'elle soit remplacée par la stabilité et l'ordre anarchiques.

VERAX.

Un journal, qui répugne profondément aux « questions de boutique » et dont le principal rédacteur (l'infortuné garçon!) a cru empêcher la vente de *l'Insurgé* dans le Borinage en défendant aux vendeurs de la *Réforme* d'en accepter le dépôt, — nous avons nommé la *Voix de l'Ouvrier*, — nous consacrons cinq alinéas aigres-doux.

Le premier, nous le reconnaissons, est aimable, le second résigné, le troisième suppliant, le quatrième et le cinquième sont injurieux et mensongers.

Vous faites appel à notre mansuétude, craintive *Voix*, ma mie; nous ne demandons pas mieux que d'être indulgents à votre égard.

Mais encore faudrait-il vous montrer convenable envers nous.

Or, vous mentez, quand vous prétendez que deux de nos amis sont allés prédire votre mort au Borinage. On ne prédit pas la chute de ce qui ne tient pas debout.

Vous êtes insolente, quand vous qualifiez les procédés que vous nous prêtez de « malhonnêtes » et de « peu scrupuleux. »

Enfin, vous vous montrez vous-même peu scrupuleuse, malhonnête et, de plus, passablement sournoise et jésuitique, quand, d'une main, vous nous souhaitez la bienvenue et que, de l'autre, vous complotez rageusement notre perte.

Singuliers moyens, vous en conviendrez, de mériter et d'obtenir nos bonnes grâces!

Il ne sera pas dit, cependant, que vous aurez en vain imploré notre clémence : nous ne serons pas trop sévères pour cette fois. A peine daignerons-nous, et cela dans votre intérêt, vous rappeler à la pudeur en même temps qu'à la prudence.

Mais n'y revenez pas.

Tenez-vous gentiment, soyez sage, et nous nous garderons bien de troubler vos jeux innocents.

Mais si vous êtes coléreuse, crieurde et mal élevée, gare au martinet : nous le manions aussi bien que le flingot.



FAUVIAU

Nous regrettons profondément la décision que vient de prendre le citoyen Fauviau. Il en appelle du jugement de Mons.

Les juges — nous ne saurions trop le dire — n'ont fait, en le condamnant, que leur devoir.

En se montrant impitoyables envers les révolutionnaires, ils se vouent à de redoutables représailles. Et, selon nous, tout vrai socialiste ne doit en appeler qu'à l'indigna-

tion publique des iniques condamnations qui le frappent.

Que nos amis se moquent donc carrément de la Justice bourgeoise, des juges rouges ou noirs, assis ou debout! Plus de respect pour les entoqués et autres liseurs de Code!

Réclamer juridiquement contre un de leurs arrêts, c'est reconnaître qu'ils peuvent en rendre d'équitables, c'est faire preuve de confiance dans l'impartialité de la haute magistrature.

De telles faiblesses sont indignes de notre caractère, compagnons. Il ne doit y avoir pour nous qu'un seul juge: la conscience, et qu'une seule Cour d'appel: la Révolution!

F. M.

NOTRE SOUSCRIPTION

Collecte faite à la *Renommée*, lundi 23 mars, 1,50 fr.; Un mégissier anarchiste, 20 c.; Un anarchiste, 25 c.; Pour que le Roi aille au Congo, 10 c.; Je me fous du suffrage universel, 5 c.; Un dynamitard, 5 c.; Un pétroleur, 5 c.; E. S., 50 c.; Achille Dupont, 25 c.; Un soulard, 25 c.; Un matelot révolté, 25 c.; J. L. Loster, 25 c.; N'en Opsignoor, 25; Un ami des Fénians, 5 c.; Mort à Spilleux, 5; J. Coutant, 1 fr.; Un Lami, 25 c.

Total : 5 30 fr.

Montant de la 1^{re} liste : 8 80

En caisse : 14 10 fr.

Le Trésorier,
DEROY.

Nous recevons à la dernière heure des renseignements de la plus haute importance sur les traitements fantastiques et vraiment scandaleux des ingénieurs et gérants qui exploitent, avec une désinvolture et une rapacité inouïes, les malheureux houilleurs du Borinage. Notre collaborateur F. M. en fera l'objet d'un article spécial dans notre prochain numéro.

Nos amis les Borains peuvent s'attendre aux révélations les plus piquantes.

LES FARCEURS

Décidément, c'est à n'y pas croire. Ceux-là même qui, il y a un mois, poussaient les prolétaires à la révolte, sans détour, sans phrases, avec conviction peut-être; ceux-là même qui ne voyaient d'autres remèdes aux misères des ouvriers que de travailler immédiatement à la destruction du grand *tout* qui nous régit, nous les voyons aujourd'hui retourner leurs papiers, changer de procédés et s'appliquer à faire crouler la grève dont ils étaient les fiers apôtres hier. Eh bien! moi, je ne crains pas de le dire, ces gens-là me font horriblement peur et je m'imagine que l'homme sain ne tourne ainsi casaque que dans un intérêt quelconque.

A moins toutefois qu'il n'y ait là une ignorance.

Comment donc! Ne saviez-vous pas, politiciens socialistes et autres, que l'ouvrier ne revendiquerait ses droits que le jour où il aurait faim! Il s'est mis en grève; il a souffert, lui, sa femme et ses enfants. Et c'est à

cet instant suprême que vous l'engagez à cesser la lutte! Je ne saurais vous comparer qu'à ces monstrueux médecins inquisiteurs qui, sous les yeux des potentats, guérissaient les plaies des victimes, pour qu'il fût loisible d'en faire naître de nouvelles, plus terribles. Ces tyrans d'autrefois, ils pullulent encore de nos jours, et vous vous êtes faits leurs instruments. Allez vous cacher et pleurer vos fautes. Retournez à vos petites querelles de couloir, à vos intrigues malsaines; j'ignorais qu'il existait des hommes assez inhumains pour oser préparer des candidatures avec le sang des travailleurs, surtout dans le parti des foules.

HENRY HÉLAS.

A la demande d'un grand nombre de nos coreligionnaires, nous commençons aujourd'hui la publication de *Plus de frontières*. Les derniers événements patriotards prêtent à cette brochure, parue l'année dernière et devenue introuvable, une saisissante actualité.

Nous en publions aujourd'hui l'avant-propos.

PLUS DE FRONTIÈRES

I AVANT-PROPOS

L'heure est lugubre, l'horizon sombre. Sur toute la surface du continent, une sourde inquiétude grandit.

Comme les matelots sentant venir le grain, les nations flairent, dans l'atmosphère chargée qui les environne, une imminente catastrophe qui surpassera en horreur et en immensité tout ce que l'histoire, si féconde en ce genre d'incidents, nous a rapporté jusqu'à ce jour.

Demain l'Europe se réveillera sanglante, embrasée, remplie du bruit des canons vomissant la mitraille et des agonisants crachant leur dernier râle.

A la veille de cet épouvantable désastre, il importe aux prolétaires de tous pays, à ces millions de frères que les dirigeants aux abois se disposent à broyer les uns contre les autres, de se demander s'il n'est pas temps d'en finir avec ces abominables tueries qui déciment, appauvrissent et déshonorent l'humanité, au profit des rapaces et féroces bandits de la finance et du pouvoir.

La guerre, que ces buveurs de sang se plaisent à nous représenter comme une nécessité sociale, est-elle d'essence éternelle?

Les frontières sont-elles des barrières naturelles, divisant à jamais les hommes en une infinité de clans ennemis?

L'idée de Patrie, comme l'idée de Dieu, n'a-t-elle pas été suggérée à notre espèce, comme un infailible moyen de nous dépouiller et de nous asservir?

Le moment n'est-il pas venu d'ouvrir les yeux aux opprimés de toute race, et de leur faire comprendre que l'intérêt, non moins que la raison, leur commande de mettre un terme aux monstrueux complots de leurs exterminateurs, en s'unissant contre leurs ennemis communs, leurs seuls vrais ennemis, le despotisme et l'exploitation séculaires?

Enfin, quelle doit être, en cas de conflit international, la conduite des groupes et des militants du parti socialiste, ces avant-coureurs, ces pionniers de l'émancipation universelle?

Telles sont les questions que nous examinons dans cette brochure, avec une ardente conviction de révolutionnaire sincère et passionné.

Nous avons conclu: Plus de Patrie! Plus de frontières! Plus d'armée! Plus de guerre! Révolte contre ces inventions stupides et barbares! Union indestructible des peuples contre les spoliateurs et les tyrans!

LUCIEN PEMJEAN.

EN ITALIE

Le ministre italien Depretis, — ne voulant pas rester en retard, en fait de répression, sur ses collègues étrangers, — a pris le prétexte d'une manifestation en l'honneur de Mazzini pour faire arrêter cinq étudiants et en faire sabrer une foule d'autres.

Sous le beau ciel de l'Italie, étudiants et professeurs fraternisent journellement; en dehors des cours, il n'existe entre eux aucune distinction. De plus, les uns comme les autres sont fort pauvres, ce qui fait qu'ils sont un peu moins avachis que ceux de France et de Belgique.

Aussi tous les membres des Universités, cependant moins libres qu'à Bruxelles, ont-ils pris parti pour les cinq victimes de la brutalité policière. Partout, à Rome, à Bologne, à Pavie, à Ravenne, dans toutes les Universités enfin, professeurs et écoliers se sont mis en grève, sans qu'un seul se soit dérobé à la résolution prise de quitter les cours.

Ils firent plus: les policiers avaient osé porter la main sur leur drapeau; ils le brûlèrent immédiatement, ne voulant pas se salir plus longtemps à son contact.

Un petit bravo, compagnons, à la jeunesse italienne! Un bon point également au ministre Depretis. Il a fini par comprendre, ce cher homme, que la répression engendre la révolte et il fait ce qu'il peut pour soulever les sujets de son roi. Qu'il soit loué!

**

DERNIÈRE HEURE. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que quelques étudiants belges — les plus avancés — ont convoqué, hier soir, vendredi, tous leurs collègues, afin de discuter la question de la grève des étudiants italiens.

Dans notre prochain numéro, nous pourrions constater quelle est la somme d'énergie des étudiants belges.

Mon cher Monsieur Python,

Selon votre désir, nous nous sommes rendus aujourd'hui, 43, rue du Houblon, chez l'ex-directeur de la succursale Amer Picon, M. Paranteau, votre beau-frère, pour lui demander en votre nom réparation par les armes de l'injure récente qu'il vous a faite.

Ce monsieur, dont l'attitude a été absolument incorrecte, s'est énergiquement refusé à toute rencontre sur le terrain; ceci en se retranchant derrière son horreur du duel et derrière de prétendues raisons de famille qui lui imposeraient le devoir de veiller sur ses jours.

Comme nous lui faisons remarquer que ces raisons pourraient être interprétées d'une façon fâcheuse pour son honneur, il nous répon-

dit qu'il nous autorisait à le traiter de lâche par toute la presse belge.

En présence de ces déclarations, nous avons dû considérer notre mission comme terminée.

Bruxelles ce 21 mars.

Jules-Camille de POLIGNAC
Lucien PEMJEAN.

CORRESPONDANCES

Lille, ce 22 Mars 1885.

Compagnon PEMJEAN.

Quoiqu'un peu tardivement peut-être, les Compagnons anarchistes, habitant Lille, viennent saluer l'apparition de votre nouvel organe, "L'INSURGE."

Dans la lutte que vous allez continuer, conjointement avec nos autres organes communistes-anarchistes de France et de l'Etranger, nous serons avec vous, et tout ce qui nous sera humainement possible de faire, nous le ferons.

Par tous les moyens que nous pouvons employer, il nous faut hâter l'émancipation régénératrice; comptez donc sur nous, citoyens, aujourd'hui par la propagande que nous nous efforçons de faire, demain par le concours corporel que nous saurons apporter, quand il s'agira d'assurer la victoire à nos idées humanitaires. L'idéal que nous poursuivons, la bourgeoisie le traite d'utopie; cet idéal, ne lui en déplaise, ne tardera pas, grâce à nous, à faire sentir au monde ses bienfaits.

Salut, compagnons et merci.

Vive la Révolution sociale!

Les Compagnons Anarchistes de Lille.

COMMUNICATIONS

UNION ANARCHISTE. Réunion contradictoire, le 6 avril, à 8 heures du soir, à la *Renommée*, Grand'Place.

Ordre du jour: *Les grèves et leurs conséquences.*

Entrée libre.

LIBRAIRIE F. MONIER

4, rue Rollebeek

En vente: *L'Insurgé*, 5 c.; *L'Audace*, 10 c.; *le Révolté*, 10 c.; *la Revue anarchiste*, 25 c.; *la Question sociale*, 25 c.; *die Freiheit*, 25 c.; *la Question sociale*, par B. Malon, 1 fr. au lieu de 3 fr. 50; *le Catéchisme socialiste*, par J. Guesde 50 c. au lieu de 1 fr., ainsi que tous les ouvrages concernant le mouvement socialiste.

LA QUESTION SOCIALE

Revue des idées socialistes et du mouvement révolutionnaire des 2 mondes.

Prix: 25 cent.

BUREAUX: 52, rue Monge, Paris.

Paraîtra le 15 avril:

LE TIRE-PIED

organe international, théorique et pratique de la cordonnerie ouvrière.

Le numéro 10 cent.

Abonnement: 3 mois, 75 c.; 6 mois, fr. 1.50; 1 an, 3 fr.

Adresser lettres et mandats à M. CHEM-TON, 34, faubourg Saint-Denis, Paris, et à M. PIERRE SOETHOUDT, 8, rue de la Mâchoire, Bruxelles.

L'INSURGÉ

Dépositaire général à Paris:

COURCHINOX, fils,

67, rue Mouffetard.

On trouve également chez le citoyen Courchinox tous les ouvrages traitant de la question sociale.

LA BATAILLE

Journal révolutionnaire quotidien

Rédacteur en chef: LISSAGARAY.

En vente partout. Prix: 5 cent.

Editeur: EGIDE GOVAERTS

Imp. G. Gosse, rue Saint-Ghislain, n. 8.